

Assyriologie

M. Jean-Marie DURAND, professeur

Une question préalable, qui a pris de l'ampleur au fil des semaines, a été envisagée avant la poursuite des leçons consacrées à l'idée que les Bédouins se faisaient au XVIII^e siècle avant notre ère de leur civilisation ; elle tenait à la nouvelle compréhension que les missions de l'été avaient apportée à propos de l'existence et de l'ancienneté de l'écriture au Proche-Orient ancien, tout particulièrement à sa diffusion et à ses pratiques dans l'Ouest.

La conception que nous avons de la société proche-orientale est assez bien symbolisée par la Tour de Babel, où s'est trouvée à un moment regroupée toute l'humanité, une mégalopole autour d'un temple démesuré d'où, comme le raconte la Bible, se sont dispersées les différentes nations. L'ancienne Mésopotamie serait la région par excellence où sont apparues les villes, la civilisation étant fondamentalement pour les Mésopotamiens d'expression urbaine.

C'est effectivement dans ce milieu qu'auraient été élaborés les principaux achèvements de cette civilisation, à commencer par l'écriture qui a permis l'enregistrement des activités humaines pour le long temps (l'histoire) et pour le court terme (la comptabilité). En outre, de ce point mythique toute la civilisation aurait été transportée aux quatre coins du monde. Tout ce qui n'appartient pas à ce schéma serait barbare non éduqué par le modèle rayonnant, ou barbare intrusif et perturbateur de cette civilisation.

De la même façon, dans la mythologie sumérienne, la civilisation naît avec la création de l'irrigation et des arts ; ceux qui n'y participent pas sont des barbares.

Pour aborder ce qui définit l'idéal de vie bédouin, leur conception de la vie, il importe de pouvoir approcher cette société nouvelle et l'écouter parler d'elle-même, sans plaquer sur elle des éléments *a priori*, tirés de milieux supposés identiques à ceux que l'on cherche : si les nomades amorrites sont identiques à d'autres directement observables aujourd'hui, mieux vaut se tourner vers ces derniers pour une enquête plus précise et plus riche.

L'an dernier, j'ai intitulé les premiers résultats obtenus par le néologisme, mais de sens assez clair, de « débédouinisation » : un monde, qui n'est pas, comme on le dit trop vite, « en train de mourir », mais qui, plutôt vivace, est en pleine mutation : c'est en accédant à la culture et à l'expression écrite d'une civilisation qui n'était pas la leur que les Nomades se sont trouver muter.

Dans un premier temps, on avait regardé les Bédouins quittant l'Ouest pour l'Est et s'accommodant de ceux qu'ils y ont trouvés, se faisant une place parmi eux. Il en resté le mythe, pas aussi énigmatique qu'on l'a dit, du *Mariage de Martu* montrant les Amorrites passant du stade d'auxiliaires militaires à celui de membres de la société par le biais de mariages avec les filles de la ville qu'ils sont censés défendre.

Est-il encore possible de retrouver cette civilisation occidentale sous le vernis suméro-akkadien qui désormais recouvre leur expression ? Dans l'Est, le milieu local les a de fait progressivement assimilés. Beaucoup du produit de la société des villes doit cependant être réinterprété comme l'apport des nouveaux venus. Dans la littérature il est loisible, même dans des textes du premier millénaire, de repérer leur influence sur l'antique civilisation. L'étude en séminaire (juin 2006) de la XII^e tablette de Gilgamesh, intrusive au I^{er} millénaire dans l'œuvre mésopotamienne majeure, permet de retrouver un double idéal de vie, celui aristocratique du héros et celui (au sens étymologique du terme) de l'humble prolétaire, dont l'expression est encore très claire dans les textes de Mari.

Le moment de la débédouinisation montre la sédentarisation à un stade final dans certaines régions, et bien avancé dans d'autres. La zone médiane, entre les grands États de l'Est et de l'Ouest, celle qui reconnaît à des degrés divers la suzeraineté de Mari, documente la force avec laquelle les nouveaux venus dans ces régions largement dépeuplées du Proche-Orient aspiraient à un « après de l'errance » avec le désir de s'installer, quoique en fait toujours prêts à se lever et repartir.

Dans les régions orientales (celles du Centre et du Sud-Irak, en y ajoutant Suse), un équilibre humain a créé une civilisation mixte au sein de grandes villes où la pénétration amorrite était ancienne (fin du III^e millénaire). Les anciens nomades n'y ont gardé qu'une onomastique de tradition (Hammu-rabi, Rîm-Sîn, Ibâl-pî-El ; ce sont des rois) ainsi que quelques souvenirs de leur ancienne société : dans le *Codex* de Hammu-rabi une double tarification oppose l'*awilum* et le *muškênum* ; dans l'armée, « chef des Amorrites » désigne le général ; sinon, des ethniques caractérisent certains lieux de même que des dénominations de terroir perpétuent le souvenir d'autres lieux (toponymie en miroir).

On voit alors une sorte de renaissance sumérienne où sont fixées par écrit de grandes œuvres (mythes, épopées, hymnes), dont plusieurs semblent alors composées ou subir une véritable réécriture. Apparaissent aussi de nouveaux genres sumériens, surtout dans la lyrique, même s'il nous manque les exemplaires du

III^e millénaire qui permettraient d'apprécier les nouveautés de ce classicisme académique entre le début du II^e millénaire et l'époque de Mari (XX^e au XVIII^e av.).

Pour repérer l'apport de la nouvelle population sous les procédés traditionnels d'expression, il faut s'éloigner de là où a été élaborée cette nouvelle culture. Aux bords de l'Euphrate existe un milieu qui prend ses distances par rapport au suméro-akkadien ; dans des régions encore plus lointaines comme la Djéziré ou Alep, restent des gens analogues à ceux qui en sont partis à la fin du III^e millénaire, même si l'on ne saisit leur expression que par le suméro-akkadien.

Aux bords de l'Euphrate, selon les archives de Mari, seule une petite partie des anciens nomades continue à bouger, avec des mouvements très contrôlés.

Des Benjaminites ont des centres entre lesquels ils circulent de la Méditerranée à l'Euphrate et jusqu'au Balih. Leurs tribus ont pénétré largement dans l'Est pour y fonder des États, ou en prendre le contrôle, en Irak mais aussi dans le Sindjar (Kurdâ) ou en Haute-Djéziré (Qâ).

Deux tribus Bensim'alites, après une éclipse, reconstituent à Mari une puissance majeure : les Ašarugayu, à la frontière sud contre la Babylonie, les Yabasa, au Nord, avec de grands troupeaux, établissant des pactes avec les cités et les États du Nord, continuant la pénétration vers l'Est : leur campement s'appelle *mahanum*, lointain précurseur du *mahanah* des Hébreux.

La situation est, mutatis mutandis, celle des Arabes sortant d'Arabie au VII^e-VIII^e et s'installant dans les régions fertiles du Proche-Orient, certaines tribus continuant leurs mouvements. Le phénomène n'a certes pas la même unité politique ; il lui manque surtout la force d'inspiration que représente la foi islamique.

Les représentations que se font d'eux-mêmes ces Bédouins ne peuvent plus être connues que par le biais de l'écrit dont l'expression, surtout les usages lexicaux, risquent de masquer les particularismes de société. Un exemple de cette rhétorique déformante est fourni par les inscriptions de Yahdun-Lîm, faites à la façon de l'Est. On y voit apparaître un roi irrigateur et constructeur, traditionnel à l'Est, mais pas à l'Ouest. Dans l'Ouest, il n'y a pas d'ailleurs de tradition écrite de récit historique.

On ne peut négliger que le matériel disponible n'ait ses leurres. Ainsi, pour le genre épistolaire, une des bases de la documentation mariote, nous n'avons en Babylonie quasiment que des lettres de portée locale alors que Mari documente surtout des informations internationales. Mais, lorsqu'on a à Ourouk une lettre comme celle du roi An-am, atypique, c'est en fait un document analogue à ceux de Mari ; réciproquement, la seule lettre du roi de Mari que l'on ait, adressée à un gouverneur, est identique à celles de Hammu-rabi à Šamaš-ḥašir, son intendant de Larsa.

Toutefois la correspondance des gouverneurs mariotes à leur roi a une largeur d'information bien plus grande que celle des *Altbabylonische Briefe* que le corpus irakien a multipliées.

2. Nous connaissons assez bien une réforme de l'écriture qui s'est produite à Mari sous le règne du roi Yahdun-Lîm (fin du XIX^e av. notre ère). Là débiterait un processus qui a véhiculé jusqu'aux bords de la Méditerranée une expression écrite jusque là inconnue à Haşor, à l'Ouest. De fait, la lettre de Samsî-Addu venant de prendre Mari à Yahdun-Lîm et écrivant à l'Ouest est un parfait document de la chancellerie des Bords-de-l'Euphrate et il y avait les moyens de la comprendre, dans la lointaine Palestine. La réforme de Yahdun-Lîm avait donc eu des échos dans l'Ouest, dès son époque.

Un autre exemple est connu depuis longtemps : celui des colons assyriens amenant à Kültepe, en Cappadoce, leur mode d'expression pour communiquer entre firmes commerciales et Ashur, la métropole.

Mais un problème n'a jamais été posé : d'où venait l'écriture pratiquée à Mari avant qu'on ne la réforme ?

L'écriture mariote n'est pas une pratique isolée : on en suit la réforme à Mari, puis à Tuttul, où les vieilles façons perdurent sous le règne de Yahdun-Lîm qui s'en était emparé. Ce n'est qu'à l'époque suivante, celle de Samsî-Addu, qu'il y a eu réforme de l'ordre ancien. Actuellement, même si les documents sont encore largement inédits ou mal datés, des notations scripturaires analogues sont apparues également à Tell Brak (Haute-Djéziré du sud), à Ebla (région d'Alep), à Qaţna (Homs) et à Haşor (Palestine). Les trouvailles cunéiformes en Palestine ont fait l'objet d'un regroupement très utile avec la publication de *Cuneiform in Canaan*, 2006, par W. Horowitz et T. Oshima. Il y apparaît que les documents de Haşor, catalogués comme « late bronze » sont en fait de l'époque de Mari et, plus particulièrement, du genre de ceux qui étaient utilisés pour des besoins locaux et non internationaux, ceux qu'a abolis la réforme de l'écriture.

Ce que l'on appelle improprement « écriture shakkanakku » de Mari n'est donc en fait qu'un échantillon d'une pratique dont l'aire de dispersion était bien plus vaste que le royaume du Moyen-Euphrate.

3. Or, nous savons qu'il y a eu de l'écriture dans l'Ouest dès le III^e millénaire par les trouvailles faites à Ébla, ainsi que par celles de Mari et, en dernier lieu du Tell Beydar, dans l'Ouest de la Djéziré.

Longtemps, on a pensé qu'Ebla avait emprunté non seulement une écriture mais une langue, le sumérien. Or un texte comme Pelio Fronzaroli, *Testi rituali della regalità*, *ARET XI*, 1993, p. 5 (17) dit *mi.in*, *u₄*, *ba₄.ti*, *ma.lik.tum*, *si.in*, *SA.ZA*^{KI}, *wa.ma.sa*, *ú.íl*, *ma.lik.tum*, *é*, *^dKU.ra* = « À partir du moment où la reine est arrivée à SA.ZA, alors, la reine fait un apport (au) temple de Kura » montrant des traits d'usages locaux précis : antéposition du verbe suivi par son sujet (*ba₄.ti*, *ú.íl*), introduction de la principale par *wa* (*wa-amma-iš*), usage d'un vocabulaire occidental (*maliktum*, *min* et *sin*) et surtout apparition du phonétique pour noter les chaînes énoncées en éblaïte.

À l'époque d'Ebla une vague avait donc porté vers l'Ouest la culture de l'Est, sans que l'on sache quelle motivation politique avait alors été assez forte pour cela.

4. Au II^e millénaire, plutôt que de l'introduction du système de l'écriture il faut parler plutôt d'un changement idéologique, marqué par la façon de s'en servir.

La découverte de la réforme de l'écriture à Mari a fait l'objet d'une publication dès *MARI* 4, en 1985 : y ont été soulignés ses 4 paramètres évidents portant sur le format du document, le dialecte utilisé, la graphie des signes et leur symbolisation, mais, à ce moment là, n'a pas été reconnu le plus spectaculaire, celui du comput du temps ; non pas la ménologie mais la précision de l'année, parce que le duplicata entre vieille et nouvelle tablette qui avait révélé la réforme était un document qui ne comportait pas de date.

De fait, l'emprunt du système d'Eshnunna a fait entrer à Mari la pratique des noms d'années, qui résument l'événement essentiel qui permet de les identifier. Le procédé a certes permis un enregistrement des dépenses sur un temps plus long qu'un an, terme au bout duquel les documents étaient jetés. Mais, d'autre part, grâce aux noms des années du roi de Mari, chaque document faisait désormais référence à la geste royale et la commémorait. Chaque administrateur faisait son compte en référence à un exploit du roi. De la même façon, les nourrices portaient un nom prière pour le salut du père : chaque fois qu'on les appelait, on se trouvait bénir le père. Dans un autre registre, chaque fois qu'on appelait un serviteur on se trouvait prononcer une bénédiction pour le roi.

5. Par ailleurs, le fait, lui-même, de la réforme est désormais mieux apprécié : on se rend compte que le changement n'a pas été spontané ni subit, mais en réalité un processus qui a dû prendre un laps de temps plus long qu'une génération.

Les documents mariotes en écriture dite shakkanakku s'étendent sous le règne de quelqu'un qui continuait apparemment à porter le titre de shakkanakku et dont on ne connaît pas le nom, puis se trouve mentionné un Yaggid-Lîm qui ne peut être que le père du Yahdun-Lîm de Mari ; en même temps on parle d'un Ila-Kabkabbu qui ne peut être que le père de Samsî-Addu. On sait par un texte commémoratif (*ARM* I 3) que Yaggid-Lîm et Ila-Kabkabbu ont été contemporains et se sont fait la guerre. Samsî-Addu, d'autre part, a été le contemporain de Yahdun-Lîm sous lequel s'est opérée la réforme, avant l'affrontement final.

Or, pendant tout ce laps de temps que l'on ne peut chiffrer, s'est produite une évolution : peu à peu, les façons locales se « modernisent » ; on voit l'infiltration d'un système par un autre : la langue écrite de Mari accueille ainsi des traits de l'Est (la préposition *ana* de l'akkadien remplace le *iš* local) ; peu à peu sont employés des signes avec des valeurs jusqu'alors inconnues (le signe akkadien ŠA remplace DI qui avait la valeur ša₁₈).

En définitive, la réforme n'a dû être qu'une systématisation autoritaire de tous ces faits, comme si, à force d'accueillir des anglicismes, on décidait un jour d'écrire uniquement de l'anglais.

La décision politique finale n'a pu être prise que par le roi, même si des techniciens ont dû être chargés d'instaurer le nouveau système. Sous Yasmah-Addu, fils de Samsî-Addu, la réforme accomplie depuis longtemps, un grand effort est fait pour se procurer des scribes au pays d'Akkad, dans les villes les plus proches des possessions mariotes.

Un exemple net de l'antagonisme ente les deux traditions est illustré par l'étude des systèmes de poids et de mesure. Grégory Chambon a montré dans un récent article de la *Revue d'Assyriologie* 100, 2006, pp. 101-106 que dans un texte shakkanakku il existe à la fois le grand gur et le gur normal et qu'ils s'opposent par des totaux à 300 qa (« litres ») et à 120 qa. Il s'agit d'un double niveau de comptabilité : on ne compte pas au niveau international comme on compte localement, et il y a bien un double système.

Or, beaucoup de faits amènent à supposer que l'unité de base est la même partout au Proche-Orient : c'est l'unité de compte qui crée la possibilité des échanges mais on voit qu'à Alep on compte de x à l'infini alors qu'à Mari on le fait par sicles et par mines, et aussi par talents, donc de 1 à 60.

6. Il faut désormais avoir une nouvelle perception des Amorrites : toute la région occidentale est, au moins du XX^e au XVIII^e, un domaine de l'écrit avant même que ne s'introduisent les façons de faire du pays d'Akkad.

La nouvelle façon d'écrire pénètre donc dans des milieux qui ont leurs propres traditions d'écriture. Cela est en un sens rassurant ; une technique ne peut pénétrer dans un milieu que si elle peut y être utilisée, à moins de rester une pratique élitiste.

7. La seconde constatation est que les tenants de la culture locale ne restent pas passifs. La diffusion de l'écriture d'Eshnunna a permis la pénétration d'un système plus souple et plus libre, mais plus précis dans des milieux limités. En fait, il y a eu des manipulations du système et certains scriptoriums ont essayé de le faire progresser.

Voici les faits, qui sont neufs.

Dans un abécédaire de l'époque, pour apprendre la valeur en M, on recourt à une pluralité de signes. Le texte scolaire enseigne en fait la série :

mu-ma-mi / um-am-im,

soit en six signes qui peuvent se symboliser comme = (V)M(V). C'est la définition de la consonne (qui con-sonne). C'est-à-dire qu'il y a des voyelles écrites qui ne servent pas. La séquence /tam/ s'écrit à l'époque le plus souvent /ta-am/.

Le système cunéiforme pratique donc une notation redondante de la voyelle pour noter sa consonne, au moyen de syllabes dont la voyelle de la première est annulée.

L'alphabet pratique, en revanche, une syllabe à voyelle neutre, en faisant basculer le système : il note désormais une consonne dont la voyelle n'est plus spécifiée ni avant ni après elle : ce signe d'écriture doit être interprété xVx où x = voyelle ou zéro.

Quand le système cunéiforme est emprunté dans l'Ouest il n'y est pas jugé économique et dans le « pacte international de Tuttul », on en pratique un autre, promis ailleurs à un bel avenir.

Dans ce texte, KTT 55a, on trouve : *a-šū-um na-pí-iš-TA-im* = « au sujet de la vie » ou encore (l. 6) *BA-iq-ru-um ša i-na ša-la-TA-im ša tu-up-h[i]* = « les bovins que dans le butin de Tuphu... ». Le système est vraiment mixte en ce qu'il connaît aussi la convention akkadienne : (l. 10) : *ša-la-TA-am, a-ni-ta-am, ša wa-ar-di, ia-aq-bi-ú* = « ce butin que raconte mon serviteur... »

Cette notation CA + VC arrive en fait à définir un signe qui vaut une consonne pure, C. C'est d'ailleurs le système indien (sanskrit) bien postérieur à notre ère.

Ce désir, du côté de l'Ouest, de tendre vers une notation de plus en plus phonétique, explique l'abandon des idéogrammes sumériens. De la même façon, voit-on dans ces textes les premiers essais de noter naïvement l'amorrite, comme le montre la forme verbale en ya — précitée (yaqbi'u).

Cette façon de faire fut adaptée par le système akkadien car elle permet de mieux définir la consonne. Cela explique ce que l'on appelle la « notation par voyelle rompue », souvent constatée jamais expliquée, où un signe syllabique est suivi par un signe consonantique indépendamment de la couleur de sa voyelle. Ainsi *kuššum* « froid », noté normalement *ku-UŠ-šú-um* peut l'être dans les textes akkadiens de Mari au moyen de *ku-IŠ-šú-um* ou de *ku-AŠ-šú-um*.

Ici IŠ et AŠ valent en réalité /š/, donc représentent des syllabes à valeur vocalique zéro [(0)š].

8. Commence ainsi à apparaître en milieu syllabique le phénomène de la consonne pure.

Or l'examen paléographique des tablettes montre, d'autre part, que s'est déjà formée au XVIII^e siècle une zone Haşor-Ougarit justement celle, sur la côte, où a émergé l'alphabet proche-oriental. C'est sans doute dans cette région précise, en fait la plus éloignée de l'écriture cunéiforme, qu'a dû évoluer de façon décisive le système syllabique.

9. La zone où est utilisée l'écriture shakkanakku atteint à la fois la Méditerranée et Ashur.

À l'Est et au centre, à Aššur et à Mari, qui sont des centres majeurs, on pourrait supposer qu'il y a eu une évolution locale d'un demi millénaire qui a conduit aux expressions écrites récentes, mais qu'en est-il du côté de l'Ouest ? Faut-il supposer qu'il y a eu dans ses grands centres du III^e millénaire de l'écriture qui a évolué localement ou que, dans leur expansion tous azimuts, les Amorrites ont aussi véhiculé de l'écriture et que c'est celle-là que l'on retrouve en Palestine ?

De toute façon, il apparaît désormais qu'il y eu une pratique amorrite de l'écriture antérieure à l'arrivée depuis l'Est du cunéiforme relayé par Mari.

À Mari, il existe un problème d'ordre archéologique : où sont les attestations d'écriture pour la période entre Sargon (XXIV^e siècle av. notre ère) et la dynastie bédouine (XIX^e) ? De fait, excepté les statues des princes locaux qui se disaient shakkanakkus, il n'y a plus de textes à Mari entre Ebla et l'arrivée des Bédouins.

Ce peut être un hasard des fouilles car, le palais royal qui y a été retrouvé n'est qu'une bâtisse réorganisée par Samsi-Addu. Mais on peut aussi supposer que les Bédouins auraient amené avec eux l'écriture. En tout cas, il apparaît probable qu'arrivant à Mari, ils connaissaient déjà une forme d'écriture, celle qu'ils avaient dû utiliser dans le Nord.

10. On ne peut plus désormais considérer que les Bédouins, en arrivant à Mari, accèdent à une zone qui pratique l'écrit et y oublie des traditions qui seraient purement orales. Ces Amorrites viennent en fait d'un monde où existait sans doute bien plus abondamment qu'on ne l'a pensé l'écriture. Ce sont peut-être même eux qui l'ont apportée de nouveau dans la région du Moyen-Euphrate mariote.

Les archives de Mari datent d'une période d'installation : c'est le moment où se fonde le grand royaume amorrite d'Eshnunna et que, par contrecoup, s'institue le royaume de Haute-Mésopotamie. Ce dernier véhicule vers le nord et vers l'ouest le dialecte akkadien, Mari servant de relais.

11. Cette pénétration crée assurément une koiné nouvelle qui relie puissamment Est et Ouest mais elle met aussi fin à la pratique d'une culture traditionnelle héritée du III^e millénaire et sans doute assez diverse.

Cependant, l'ancien ordre survit, au moins au début, pour les besoins locaux ; on constate, en outre, en plusieurs endroits une manipulation du « cunéiforme moderne ». À cette occasion les structures d'utilisation changent et se prépare l'alphabet sémitique (très différent du grec).

12. Ce XVIII^e marque donc le début d'une longue marche décisive pour le progrès humain. Il est intéressant de voir se constituer une zone qui regroupe des scriptoriums de la côte, celle justement où a été produit l'alphabet.

Aucun document de l'époque de la sorte n'y a encore été découvert mais, il est vraisemblable que son invention doit être remontée significativement, jusqu'au XVI^e voire XVII^e siècles. La logique de ce que l'on constate fait supposer qu'il y a eu d'emblée une pluralité d'alphabets ; mais il reste à apprécier quelle a pu être l'influence de l'écriture égyptienne dans la formation de ces écritures de l'Ouest.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Publications du professeur

— *Matériaux pour le Dictionnaire de Babylonien de Paris* (= ARM XXX), sous presse.

— *La Religion en Syrie à l'époque amorrite* (sous presse).

— Nombreuses contributions pour le Supplément au Dictionnaire de la Bible (sous presse).

— « La lettre de Labarna au roi de Tigonânûm, un réexamen », dans G. del Olmo Lete, L. Feliu & A. Millet Albà (éd.), *Shapal tibnim mû illakû. Studies Presented to Joaquín Sanmartín on the Occasion of His 65th Birthday*, *Aula Orientalis-Supplementa* 22, Sabadell, 2006, pp. 219-227.

— « Dictons et proverbes à l'époque amorrite », dans J.-M. Durand, J.-P. Mahé (éd.), avec la collaboration de A. Jacquet, *Proverbes, contes et littérature saptientiale en Orient. Actes du Colloque organisé par la Collège de France et la Société Asiatique Paris*, 26-27 mai 2005, *Journal Asiatique* 294, 2006, pp. 3-38.

— « Remarques sur le vocabulaire de quelques parties du corps », dans L. Battini & P. Villard (éd.), *Médecine et médecins au Proche-Orient ancien. Actes du Colloque International organisé à Lyon les 8 et 9 novembre 2002*, *Maison de l'Orient et de la Méditerranée*, BAR IS 1528, Oxford, 2006, pp. 65-72.

— « La fête dans la rue », dans *La Musique au Proche-Orient ancien, Dossiers Archéologie et sciences des origines* 310, 2006, pp. 46-49.

— Notes brèves :

« Une princesse mariote prêtresse d'Addu », NABU 2006/49

« La fin de Mari et le destin de Šībtu », NABU 2006/51

« Chant sumérien à Mari », NABU 2006/59

« Haṣor à l'époque d'Ugarit », NABU 2006/73

« La date des textes de Hazor », NABU 2006/86

« Le dieu majeur de Qatna », NABU 2006/87

Colloques organisés par le professeur

Le professeur a organisé deux colloques.

Le premier consistait dans les VIII^e Journées Franco-Syriennes, en collaboration avec le pr. Dominique Charpin, EPHE IV^e Section, sur la Culture Syrienne et le Moyen-Euphrate, en avril 2007.

Le second a réuni pour la quatrième fois les Orientalistes au Collège de France sur le thème de « la Fête au Palais », en collaboration avec les pr. P. Filliozat et J.-L. Bacquet-Grammont, fin mai 2007.

Invitations

— Deux professeurs étrangers ont été invités à donner des cours au Collège de France : les prof. Hermut Kühne de la Freie Universität Berlin en mars 2007 sur ses fouilles au Tell Shēḥ Ḥamed (ancienne Dūr Katlimu) sur le Habur (Syrie) et le prof. Anne Porter de la South Carolina University sur la problématique que posent les nomades au Proche-Orient ancien.

— Le professeur a été invité au début de juin 2007 par l'Académie des Lettres de Tunis et la Bibliothèque Nationale de Tunis à présenter deux conférences sur « Les plus anciens nomades » et « Être historien des origines ».

Il a été également invité à participer aux journées franco-italiennes de la Sapienza de Rome en dialoguant avec le professeur Mario Liverani (Rome) sur le métier d'historien de l'Antiquité.

Il a été également invité à participer à la LIV^e Rencontre internationale à Moscou et St Petersburg et a donné la première conférence dans cette dernière ville.

Missions de terrain

Il a accompli une mission de déchiffrement de textes cunéiformes pendant trois semaines du 15 septembre au 6 octobre 2007 au musée de Dêr ez-Zôr (Syrie).